

doutant de le toucher et d'être brûlés par son contact, ou de recevoir, eux aussi, le diable dans leur corps,

Cette scène ne doit pas surprendre nos lecteurs, il y a plus de deux cent cinquante ans qu'elle s'est produite.

Elle paraîtra moins étonnante à ceux qui savent combien, malgré l'immense diffusion de lumière accomplie par le XIX^e siècle, il y a encore des populations arriérées en France.

Donc notre individu était parvenu à gagner la porte de l'auberge ; là, il eut l'air de s'adosser au mur ; mais en réalité il se hâta de dénouer la bride qui retenait le cheval que François venait d'amener.

Celui-ci, qui avait ses raisons pour ne pas éprouver la crainte superstitieuse qui retenait la foule, se douta du projet du voyageur, et s'élança sur lui pour l'arrêter. Un coup de poignard l'étendit à terre. En même temps, l'inconnu, d'un bond, sautait à cheval, et enfonçant les éperons dans les flancs de la monture, en même temps qu'il tirait la bride, il la faisait cabrer, puis exécuter une volte rapide qui écarta violemment les curieux.

Alors, lâchant les rênes, il partit à fond de train, en lançant à la foule hurlante un ricanement strident qui résonna réellement comme un rire infernal.

En ce moment, le bailli, la maréchaussée, le curé en habit sacerdotaux, arrivaient en toute hâte de divers côtés.

Le marquis de Beaulieu qui de sa fenêtre n'avait pu voir de la scène que la partie qui s'était passée dans l'écurie, était aussi accouru, lorsqu'il avait entendu sur le pavé de la rue le galop du cheval.

Il poussa un cri de rage en voyant l'inconnu filer comme une flèche sur la monture qu'il avait fait préparer pour lui.

De loin il lui montra le poing avec fureur.

Menace impuissante ; l'homme disparaissait dans le lointain.

Gaston de Beaulieu consola Modelon de l'accident de son ami, en doublant la récompense promise et en payant d'avance à maître Mathieu les soins que devait nécessiter la blessure du valet d'écurie.

Une heure après le jeune gentilhomme partait sur un des chevaux parfaitement remis de la folle griserie auquel l'avait momentanément soumis l'eau-de-vie de cidre, si habilement administrée par François.

Deux soldats de la maréchaussée l'avaient précédé, courant à la poursuite de l'homme accusé de maléfice et de sortilège.

CHAPITRE XXXVIII

Nouvelle équipée du voyageur inconnu.

Gaston de Beaulieu avait bien raison de craindre la rencontre de l'homme qui lui avait si lestement pris son cheval.

Ce n'est pas qu'il eût affaire à un émissaire de Du Cantel.

Le chef des révoltés était en ce moment trop préoccupé d'organiser l'insurrection et de se retrancher solidement à Rouen, pour songer à faire poursuivre le jeune officier.

Notre inconnu était tout simplement un vulgaire bandit. Le hasard l'avait amené dans le chef-lieu de la Normandie ; il avait été témoin des désastres qui s'y étaient produits et, les jugeant propices pour pêcher en eau trouble il regagnait en toute hâte la forêt de Bondy, lieu habituel de ses exploits, pour y recruter une bande à la tête de laquelle il espérait piller, rançonner, se livrer enfin à tous les brigandages, en se mêlant aux paysans soulevés.

Les révoltes les plus légitimes, les mouvements populaires les mieux justifiés ont souvent été déshonorés par de semblables promiscuités qui ont fait dégénérer en crimes, en violences sanglantes les plus saintes causes, les plus glorieuses révolutions.

Brulart, dit *La Rapière* ou dit *Cornes du Diable*, à cause de l'épée interminable qui lui battait les tlaons ou de juron habituel, avait d'abord exercé pendant longtemps à Paris le dangereux métier de coupeur de bourses.

Avant d'entendre le voyageur au coin d'un fourré de la forêt de Bondy, il avait souvent guetté, caché dans l'encoignure d'une porte, le bourgeois attardé ou le galant qui, la nuit, le cœur et l'esprit remplis de l'image d'une belle adorée, se rendait sans prendre garde aux voleurs, à quelque charmant rendez-vous.

Trop connu des soldats du guet, il avait dû quitter la capitale pour se réfugier dans les profondeurs des bois qui s'étendaient au nord de Paris.

Là, il avait trouvé de nombreux compagnons d'industrie qui s'étaient fait un plaisir de l'accueillir dans leurs rangs.

Les bandits de la forêt étaient à cette époque parfaitement organisés sous les ordres d'un chef dont la cruauté et l'audace semaient partout l'épouvante.

Ce sont les exploits sanglants de ce brigand féroce qui ont donné à la forêt de Bondy sa sinistre réputation, qui est devenu légendaire, qu'elle conserve encore, bien que ses taillis, ses sentiers, ses allées soient depuis longtemps devenus très sûrs et moins dangereux peut-être que l'élégant bois de Boulogne et surtout que nos rues de Paris si bien éclairées et si bien gardées qu'elles soient par les agents de M. Camescasse.

Ce chef, ce capitaine de bandits, se nommait de son nom de guerre, *Bec-d'Aigle*. En effet, son grand nez crochu, ses yeux verts terribles, sa face déprimée, allongée, son aspect farouche, lui donnait la physionomie d'un oiseau de proie.

Sobre de paroles, bref dans ses commandements, implacable envers ceux qui résistaient à ses ordres, partageant le butin avec une impartialité vigoureuse, s'exposant le premier au danger, ingénieux dans ses combinaisons foudroyant dans ses attaques, il était à la fois l'idole et la terreur des hommes de sa bande.

On disait qu'il avait de naissance, que ses vices l'avaient poussé, comme tant d'autres, à la ruine et puis aux crimes. On disait encore qu'il était très bien reçu dans certains châteaux des environs. Il pouvait sans crainte d'être inquiété, passer seul et de jour et de nuit, dans la plupart des villages qui étaient sur la lisière ou à l'intérieur du bois.

C'est que beaucoup de seigneurs qui prélevaient une prime sur les rapines des voleurs de la forêt de Bondy,